

Joachim Valentin

Entretien avec Manfred Koch et Rolf-Bernhard Essig sur le cycle de photographies « En passant »

Monsieur Koch, vous travaillez depuis quelques temps déjà sur la série de photographies « En passant ». Comment vous est venue l'idée de photographeur des passages pour piétons à Paris ?

Les premières prises datent de 2004. J'avais, un dimanche matin, fait une drôle de rencontre en traversant une rue à Montmartre : les bandes difformes du passage pour piétons laissaient deviner un visage qui me fixait du regard, un peu à l'allure des personnages du caricaturiste Loriot - l'œil aiguisé du Français y verra toutefois le profil de Gérard Depardieu.

Et puis j'ai découvert de plus en plus de ces êtres anthropomorphes. Ces créatures me semblaient avoir été façonnées par les épreuves de la vie : piétinées, écorchées et pourtant robustes, elles rayonnaient d'une vitalité particulière.

« En passant » est donc à prendre à la lettre, mais a en même temps une signification métaphorique ?

Oui, ces rencontres opportunes, ces moments d'une réelle intensité poétique me fascinent. Alors que la situation ne peut paraître que quotidienne et banale, il en ressort quelque chose que je peux saisir avec l'objectif et dont je rends la poésie en travaillant la composition : lignes et surfaces forment des silhouettes qui petit à petit se transforment pour devenir des images, des métaphores.

Vos clichés semblent avoir été composés avec soin et précaution. La conception de l'image a-t-elle lieu au moment de la prise de vue ou seulement lorsque vous la retravaillez à l'ordinateur ?

Lorsque j'ai découvert un sujet, la composition de l'image se fait pratiquement d'elle-même. C'est assez rare qu'il me faille recadrer l'image.

L'image est donc définitive au moment de la prise de vue ?

Oui, du moins dans ma tête. Je développe et accentue ensuite à l'ordinateur la matière première que me livre l'appareil pour mieux faire ressortir le sujet.

Ces manipulations ne seraient donc pas possibles sans interventions numériques ?

Je ne souhaite pas « manipuler ». J'associe au terme « manipuler » l'idée de duperie. Je souhaite rendre l'image plus distincte. Je veux aider le sujet à s'exprimer. C'est le but que je poursuis tout au long du processus photographique ; je l'ai donc déjà en tête au moment de la composition de la prise de vue.

Lorsque je retravaille une image, je me contente en général de faire ressortir le sujet en jouant sur les contrastes clair-obscur et en assombrissant quelques zones. C'est bien sûr plus simple de retoucher une image par des moyens numériques ; cette technique n'est toutefois pas fondamentalement différente du travail classique en laboratoire photo que j'ai moi-même pratiqué des années durant. Il s'agit pour moi de « voir », de « voir » à proprement parlé, ce qui signifie davantage que d'identifier ou de catégoriser. Comment Paul Valéry l'a-t-il si bien exprimé ? « Voir c'est oublier le nom de ce que l'on voit. »

La citation de Paul Klee devrait certainement vous plaire aussi : « L'art ne montre pas ce que l'on peut voir, mais rend visible. »

J'aime beaucoup cette citation. Cependant, elle ne

s'applique à mes photos que partiellement. Je ne voudrais pas abandonner l'idée de vouloir montrer ce qui est visible. Si le visible éveille chez l'observateur une dimension profonde, si quelque chose d'in-définissable peut être mis en lumière au travers de la matérialité, alors l'image vit.

Monsieur Essig, vous avez écrit les poèmes qui accompagnent cette série de photographies. Comment vous est venue l'inspiration ? Et quel rapport existe-t-il entre vos textes et les images ?

Manfred Koch et moi nous sommes rencontrés lors de l'exposition photo de Werner Kohn. A l'époque, j'avais, avec l'aide de ma femme, recherché et écrit des textes pour ses photos. Monsieur Koch m'a alors demandé si je pouvais m'imaginer faire quelque chose de semblable pour son projet « En passant » qui réunissait une série de photos représentant des passages pour piétons. J'étais tout d'abord, je dois bien l'avouer, quelque peu sceptique. J'ai vite changé d'avis lorsque j'ai vu les images.

Tout le monde connaît le sentiment d'être passé outre. J'espère aussi celui d'être perçu. Ce n'est pas seulement à cause de la relation de ces deux concepts que je trouvais cette série attrayante et inspirante. Les idées se sont mises en place d'elles-mêmes. Je me suis dit que divers chercheurs et artistes correspondaient dans leurs idées avec les images de Monsieur Koch, sa nouvelle perception du monde et avec Paris. C'est pourquoi le jeu des perspectives, des découvertes, le temps et ses conséquences sont dans mes textes des thèmes prépondérants, qu'il s'agisse de Pérotin, Lee Miller, Charles Baudelaire ou encore Robert Koch. Il existe sur ces points beaucoup de rapports entre les poèmes et les photographies, mais qui ne sont pas forcément évidents. J'aimerais, en ce qui concerne la perception de mes textes par les lec-

teurs, assister à une interprétation aussi heureuse et libre que celle que j'ai pu observer auprès de beaucoup de contemplateurs des photos de Manfred.

Monsieur Koch, comment approcher vos photographies ? Les interprétations des spectateurs ne sont-elles pas souvent très diverses ?

Pour moi, mes images contiennent trois niveaux de perception: au premier coup d'œil, on perçoit des lignes et des surfaces représentant une composition graphique abstraite.

En y regardant bien ou en prenant du recul, on peut souvent découvrir, de manière plus ou moins distincte mais jamais explicite, des silhouettes humaines ou animales. Ces éclats dans le revêtement du passage pour piétons donnent aux silhouettes une énergie, une vivacité - mais aussi au sens métaphorique du terme, quelque chose « éclot » dans ces formes, elles ne restent pas statiques. On retrouve finalement l'essentiel quand les images provoquent un dialogue avec le spectateur, quand dans la confrontation avec l'image, quelque chose éclot également dans l'âme du spectateur, où s'éveillent des associations, des pensées, des souvenirs et des sentiments, peut-être même des angoisses.

Pour moi, l'essentiel est que les images déclenchent quelque chose ; elles doivent être un maximum ouvertes à l'interprétation pour que chaque spectateur y voie ses propres images, intérieures et extérieures. Celles-ci peuvent complètement différer des miennes. Ces images ne sont pas des énigmes à résoudre. Il ne s'agit pas d'essayer d'y déchiffrer quelque chose de prédéfini et on en aurait alors terminé. Ces images poursuivent sans conteste une vie propre : il y a peu, ma fille m'a expliqué sa vision d'une de mes photos et j'y ai découvert quelque chose de nouveau.